

rencontrent à chaque pas, et au fond desquelles se laisse entrevoir comme un feu sombre et sinistre. Quelquefois nous enlevons au bout de nos bâtons un fragment incandescent, qui file comme le verre dans les cristalleries, mais se durcit aussitôt à l'air. Ça et là des funéroles sortent du terre; les vapeurs sulfureuses deviennent de plus en plus abondantes et suffoquantes; il faut détourner à chaque instant la tête pour ne pas être asphyxié. On atteint enfin l'orle même du cratère. Un pas de plus en avant, rien au monde ne pourrait nous sauver.

La situation est d'autant plus dangereuse, que les tourbillons de fumée qui s'élèvent du fond et des parois même de cet épouvantable abîme, viennent par moments nous envelopper, nous aveugler en nous étouffant. Nous n'y tenons plus; nous prenons la résolution de descendre, lorsqu'un léger coup de vent déchire soudain le voile et nous découvre l'intérieur du gouffre dans toute sa sublime horreur. Qu'on se figure une cuve de plus de 1,000 pieds de profondeur, ou plutôt un entonnoir ovale, dont le bord supérieur renferme un espace à peu près égal au périmètre de la vallée où s'étend la ville de Liège. Les parois intérieures, d'une inclinaison au moins aussi forte que la route que nous avons gravie pour venir jusqu'ici, sont hérissées, comme au temps de Spallanzani, de concrétions orangées de muriate d'ammoniaque, alternant avec des bandes irrégulières jaunes et grises, formées de différents sulfates ou de roches vitrifiées. En maints endroits, d'horribles déchirures, semblables à de longs serpents de feu, descendent jusqu'au fond de la forge infernale; on dirait que le cône tout entier n'attend qu'une commotion pour se séparer en plusieurs morceaux et convrir toutes les régions environnantes de ses débris fumants. Nous plongeons un instant nos regards jusqu'à la base de l'entonnoir: on y voit bouillonner un liquide incandescent, d'un rouge pâle comme le fer fondu; il semble se soulever et s'abaisser alternativement: deux d'entre nous, ceux qui résistent le mieux aux émanations sulfureuses qui nous étouffent, parviennent à une pointe en saillie et distinguent très-clairement le large bord au centre duquel est percé l'orifice de ce puits de feu. Ils continuent leur exploration et atteignent, sinon l'extrémité opposée du cratère, du moins l'une des deux éminences inégales qui le terminent au nord-est. De là ils aperçoivent, en se retournant, la côte calabraise fuyant au-delà de Charybde, et l'archipel fumant des îles Eliennes, d'abord le Stromboli, toujours en fureur, puis Vulcano, l'Élieudi, l'Alicudi... On prétend même que l'île lointaine d'Ustica est visible de ce point; mais la fumée qui sort des bouches du volcan reprend sa première direction, et nos deux audacieux sont forcés de descendre au plus vite. Les vapeurs deviennent insupportables et s'élèvent en nuages de plus en plus pressés, avec une rapidité peu rassurante. Angelo nous conseille de battre en retraite, et il n'a pas besoin de se faire prier. Dès que nous sommes parvenus à un endroit où l'air est respirable, nous nous rassasons du merveilleux tableau qui se déroule à dix mille pieds au-dessous de nous, puis nous descendons comme une avalanche, moitié glissant, moitié roulant, en nous rapprochant d'un torrent de lave figée qui n'a pas trois semaines de date. La chaleur rayonnante en est si forte qu'il est impossible d'aller le reconnaître de près: j'en estime l'épaisseur à vingt mètres environ; il est visible qu'il est formé de plusieurs lits superposés. Ses couleurs dominantes sont le jaune sale, le brun rouge et le blanc blenâtre ou verdâtre. Parvenu vers le milieu du cône, il a rencontré un autre courant provenant d'une ancienne éruption, et là il s'est divisé: une partie de la cataracte ignée, dans sa fureur irrésistible, a pu franchir l'obstacle; l'autre s'est jetée sur la gauche et, comme je l'ai dit, a partiellement ruiné le maison des Anglais. C'est ce dernier courant que nous longeons jusqu'au point où il s'est arrêté brusquement, un peu au-delà la cabane, dont nous faisons ainsi le tour avant d'aller déjeuner. Revenant ensuite sur nos pas, nous allons visiter les dépôts de neige enfouie de temps immémorial sous les laves. Ils sont assez considérables pour être exploités par les Catanaï; ils se reforment sans doute en hiver, mais leur situation sous une roche qui était en fusion lorsqu'elle les a recouverts, n'est pas moins remarquable que celle du petit fleuve Amenano dont j'ai

parlé plus haut. Je ne dois pas oublier de dire que nous avons ramassé des morceaux de glace au bord même du grand cratère, là même où nous sentions brûler nos souliers.

Mais n'oublions pas l'incomparable panorama que l'empereur Adrien voulut jadis venir contempler d'ici même, malgré les terreurs qui s'attachaient, chez les anciens, au seul nom de l'Étna.

Ce qui a justement frappé tous les voyageurs, c'est que le volcan sicilien étant entièrement isolé et d'une altitude hors de toute proportion avec les autres montagnes de l'île; la vue n'y est bornée d'aucun côté, et s'étend aussi loin que les lois physiques le permettent. On n'a rien exagéré en disant que la Sicile tout entière, c'est-à-dire un pays aussi étendu que la Belgique, peut être embrassée d'un seul coup d'œil (je ne parle pas du rivage septentrional, qui ne se découvre qu'à l'observateur placé sur le bord opposé du cratère). Cette longue ligne d'argent qui s'étend du côté du sud, c'est la mer d'Afrique; la lumière est trop éblouissante pour qu'on puisse distinguer l'île de Malte, qui d'ailleurs, quand elle est visible, n'apparaît que comme une masse sombre et confuse. L'extrémité occidentale de la Trinacria ne se dessine pas davantage, la puissance visuelle ayant des bornes naturelles. En revanche, tout le centre et toute la région de l'est, jusqu'au cap Passaro, offrent un champ incuisable à la curiosité. L'œil suit d'abord les sinuosités des trois baies de Catane, d'Augusta et de Noto; entre ces deux dernières, les roches plates de l'Acra-dine, sous lesquelles s'étendent de vastes nécropoles qui n'ont rien à envier aux catacombes de Rome, ne permettent pas d'apercevoir la presqu'île d'Ortygie, où est confinée la moderne Syracuse. A peu près à la hauteur d'Augusta, on remarque une flaque d'eau qui n'est rien moins qu'un lac assez considérable, le *Becciere di Lentini*, laboratoire de fièvres pernicieuses. A côté, sur une éminence, s'élève l'antique Leontium, d'où sortit le fameux sophiste Gorgias, immortalisé par Socrate. En avant est le petit fleuve Symthus, dont les flois roulent de l'ambre jaune; plus près de nous, la fertile plaine de Catane, qui serait délicieuse si elle ne manquait d'arbres. Plus près encore, Paterno, et vers la gauche, sur un plateau isolé, Castrogiovanni, jadis Enna, dont les plaines furent témoins de l'enlèvement de Proserpine. Au-delà, le regard embrasse, mais moins distinctement, la contrée où l'on récolte les soufres, aujourd'hui la principale richesse de la Sicile, et l'on peut reconnaître l'emplacement du port de Gigenti, triste bourgade qui n'a conservé que le grand nom d'Agrigente, et de Sciacca, patrie d'Agathocle. L'incommensurable grandeur de cette scène est telle, qu'on se prend à douter si l'on rêve, d'autant plus que l'horizon, comme je l'ai déjà dit, semble s'élever au lieu de fuir. Si j'osais me permettre cette comparaison, je dirais que le panorama de la Sicile, vu du sommet de l'Étna, ressemble à ces vues cavalières à deux teintes, comme on en a publié depuis quelques années pour donner une idée générale du théâtre de la guerre en Crimée, en Italie et en Amérique. A cette hauteur, les couleurs les plus tranchées se fondent en une teinte d'un blanc jaunâtre et d'une douceur infinie, qui donne à tous les objets une sorte de transparence. Le silence de ces lieux n'est interrompu que par les bruits mystérieux qui montent par intervalles des abîmes du volcan; les ambitions humaines n'élèvent pas leurs murmures jusqu'ici, et le théâtre où elles s'agitent, la scène où se font et se défont les empires est si loin au dessous de nous, que l'importance de ces luttes passionnées paraît singulièrement amoindrie. Les rapports entre le physique et le moral de l'homme sont si intimes, qu'une excursion dans les hautes montagnes a toujours pour effet d'élever l'âme et de faire apprécier plus philosophiquement la vie. Il y a tout un enseignement dans cette pensée, qu'au temps où florissaient Agrigente et Syracuse, au temps où les hommes s'entre-déchiraient dans ces belles plaines, sous le règne de la tyrannie comme à l'heure de l'affranchissement, le panorama que nous avons sous les yeux est resté exactement le même...

Mais il est grand temps de déjeuner et de retourner à nos pauvres mules, à moitié mortes de froid. Le repas du matin n'est pas moins gai que celui du soir, si ce n'est que l'un d'entre nous, éreinté de fatigue, dort debout et par un mouvement dont il n'est